

Course scolaire dans les Alpes en 1904 par la première classe du Pont,
article signé E.C. paru dans plusieurs numéros de la FAVJ de 1904.

On trouvera l'original du texte qui suit dans la FAVJ, numéros :

- 39, du 29 septembre 1904
- 40, du 6 octobre 1904
- 42, du 20 octobre 1904
- 43, du 27 octobre 1904.

Ces courses scolaires, en dépit de ce qu'elles soient répétitives, toujours empruntant les mêmes chemins, en dépit aussi de ce qu'elles soient souvent narrées sur un ton semi-badin qui finirait pas lasser, mais c'était la mode alors, restent intéressantes cependant en ce sens que ce sont les yeux de nos concitoyens d'alors qui se portent soudain sur autre chose que notre éternelle Vallée. On se sort, on voit du pays, on rencontre du monde, des caractères, on découvre des particularités géographiques dignes de la meilleure attention, on prend sur le terrain lui-même une sacrée leçon de sciences naturelles.

Le narrateur ici est probablement le maître qui pour une fois peut-être se fait plus plaisant qu'il ne l'est l'ordinaire. Il rit et sourit avec les autres. Il est acteur à part entière.

Saurons-nous un jour qui il est ? Eugène Capt pour E.C., par exemple, ou Emile, ou Edmond... inutile, il ne sert à rien de deviner.

Le plus grand éblouissement était assurément pour nos Combiens quand ils sortaient et qu'ils avaient pris le train, cette arrivée en vue du Léman et des Alpes. Pas étonnant qu'ils se soient soudain enchantés, on l'aurait été à moins. Car c'est qu'ici ils découvraient l'un des plus beaux paysages du monde, avec un équilibre admirable, autant dans les formes que dans les couleurs. Une douceur incomparable. Une magie exceptionnelle qui vous laisse au cœur un sentiment de reconnaissance pour autant de beauté.

Etonnant comme les courses d'école se dirigeaient souvent sur le Valais. C'est qu'on voulait voir les Alpes après que l'on ait vécu sa vie durant entre nos monts trop modestes et sans grandes particularités, mis à part notre exceptionnelle Dent-de-Vaulion vue de la Vallée, notre Alpe, en quelque sorte ! C'est qu'on voulait pénétrer à son tour dans ces vallées profondes et sauvage et voir au fond de celles-ci couler des torrents furieux dont l'action est de creuser les roches en des gorges souvent impressionnantes. Tout cela vous charme, vous effraie et vous émeut.

Les exploits gastronomiques de nos Combiens sont amusants, sans plus. On sait qu'ils adoraient la fourchette et qu'ils se révélaient de fins becs souvent. Mais leurs considérations en ce domaine parfois manquent de finesse. On sourit sans rire.

Voyage d'un jour, mis à part que l'on couche à Lausanne et que l'on ne remonte que le lendemain. Etait-ce suffisant pour faire de cette sortie une grande course, et pour qu'aujourd'hui l'on vous propose ce récit sans surprise ? Celui-ci

rarissime toutefois du fait de ne figurer que dans la seule collection de FAVJ que l'on connaisse et survolant les deux premières décennies du XXe siècle.

Une nouvelle fois nous remercions Madame Monique Paccaud du Sentier pour sa précieuse collaboration.

Les Charbonnières, en mars 2007

Une course scolaire dans les Alpes

Quoique un peu tardif, nous croyons néanmoins que ce rapport sera lu avec plaisir par les participants à la course scolaire de la 1^{ère} classe du Pont. Il rappellera quelques souvenirs peut-être déjà oubliés, et ce motif seul nous engage à le publier maintenant.

C'est par une aube enchantée et lumineuse que la gent écolière du village du Pont se réveilla le lundi 1^{er} août. La joie est peinte sur tous les visages, joie d'autant plus grande que depuis longtemps on attendait la course promise.

Au départ aucun manquant. Notre colonne, forte de 17 grandes personnes et de 43 enfants, se serre dans les wagons qui courent chaque jour sur notre ligne jurassienne. On se sent à l'aise, car nous sommes une véritable famille ; point de pose, pas de gêne : c'est un parler franc et joyeux où se mêlent les bruyants éclats de rire des enfants et le son nasillard de quelque harmonica à bouche. Du reste, nous sommes en excellente compagnie, et bien des lecteurs me traiteront de farceur, si je leur dis que le général Clinchant et le colonel O-dé-hou nous honoraient de leur présence. Je dois pourtant ajouter pour la véracité de l'assertion, que ce Clinchant n'a rien de commun avec celui de 1871, et que cet O-dé-hou n'a aucune parenté avec celui qui voulut apprendre aux Russes à ne point se laisser battre. Ceci dit, passons. En effet, nous filons à toute vitesse sur Lausanne. Le train court à travers la campagne rougie par l'ardeur du soleil. Au loin, vers le nord, à travers une brume pâle et douce, se détachent les contours mous du lac de Neuchâtel ; à l'est et au sud, on distingue à peine les lignes abruptes et sauvages des Alpes qui perdent leurs cimes bleuies par l'éclat du matin dans l'immensité azurée du ciel. Bientôt nous traversons les riantes prairies qui entourent la ville de Lausanne. Les charmilles, les bosquets aux ramures feuillées et fleuries sont pleins de chants d'oiseaux, et avec cela, une brise de parfums pénètre dans le wagon. La chaleur est déjà accablante : toujours un ciel de cobalt où trône le soleil dans sa gloire dorée. C'est dans un fourmillement de voitures et de voyageurs que nous descendons en gare de Lausanne, où nous attendrons le train direct qui doit nous conduire au but de notre course.

Vevey-Montreux-St-Maurice ! En voiture !... Vite, nous sautons en wagon. Mais quelle chaleur suffocante, c'est un véritable four ; on a donc juré de nous fondre ! La sueur perle sur tous les fronts et tombe en gouttes drues ; certains semblent affectés du plus terrible rhume de cerveau : une douzaine de mouchoirs de poche ne serait point de trop pour faire face à la furie de ce déluge. Enfin, la marche du train nous apporte un peu de fraîcheur. Nous franchissons à bonne allure les stations de Pully et Lutry ; dès Cully, nous côtoyons le Léman. Pour beaucoup, la vue de notre beau lac fut une révélation. En effet, quoi de plus beau, de plus majestueux, de plus indéfinissable ment pur que cette nappe d'eau reflétant dans son sein les sites les plus merveilleux, où le regard s'arrête,

charmé. Tant de beautés accumulées vous plongent dans une douce rêverie ; on reste muet, on écoute, car ces eaux, tantôt paisibles, tantôt crépées par la brise matinale, n'ont-elles pas une voix ? Les bancs sont vivement escaladés, et de véritables grappes humaines se cramponnent aux portières. Ce sont des exclamations de tous genres. Les enthousiastes ne peuvent se contenir : « Oh ! que c'est beau ! », « Regarde ce bateau qui passe », « Eh ! tiens des cygnes ! qu'ils sont *mies* », « Oh ! cette grande barque avec ces grandes ailes », « Tiens, des mouettes ! Hé ! comme elles plongent ! », etc., etc. Les indifférents ont un mot laconique, de pitié presque et se retirent à leur place ; d'autres enfin, les moins nombreux il est vrai, restent paisiblement assis, le menton sur le pommeau de leur canne, ou la tête nonchalamment appuyée sur les mains, dodelinant, songeant aux bienfaits des chemins de fer qui leur épargnent tant de fatigues ! Pauvres bienheureux !

Je n'essaierai pas de décrire le paysage inoubliable que nous avons sous les yeux. Ma plume, trop peu experte en la matière, risquerait de rester bien au-dessous de la réalité.

Presque à nos pieds, l'immense nappe bleue du Léman, transparente, mystérieuse, qui vous attire comme les yeux bleus, profondément troublants, d'une amante. Ces eaux baignent et reflètent, d'un côté, les Alpes savoyardes au pied verdoyant et fertile, et de l'autre les paisibles coteaux vaudois. Le Léman est le trait d'union entre la grandeur, la puissance, la majesté que représentent les Alpes, et l'harmonie, la grâce, la tranquillité de nos rives ; c'est la force imposante, brutale, en face de la paix souriante. A l'occident, semblable à un long fuseau d'acier bleui, le Jura s'enfonce mollement dans l'horizon. Devant nous, le Casque de Borée, la Dent d'Oche, les Cornettes de Bise, le Grammont, se profilent en gris sur le bleu pâle du ciel ; au bord du lac, une quantité de points blancs éparpillés dans un fouillis de verdure annoncent la ville d'Evian-les-Bains ; un peu plus à gauche, une énorme tache grise, carrée : ce sont les carrières de Meillerie ; puis enfin, débouche la vallée du Rhône, étranglée à St-Maurice par les deux colosses, la Dent du Midi et la Dent de Morcles. Si nous tournons les yeux du côté de la rive vaudoise, ce sont les célèbres vignobles de Lavaux qui déferlent vertigineusement jusqu'au bord du lac ; par ci, par là, une maison qui semble suspendue au-dessus de nos têtes, tant il paraît impossible qu'elle puisse reposer sur ces pentes rapides ; puis, le Mont Pèlerin – sans analogie avec le nôtre – où s'accrochent tant de riants villages, avec leurs hôtels réputés ; un funiculaire met en communication le pied avec le sommet de la montagne.

La vue de hautes cheminées et de l'église de St-Martin, perchée sur une colline, au milieu d'un bouquet d'arbres séculaires, annoncent Vevey. Là, arrêt de quelques minutes, pendant lequel notre wagon subit l'assaut d'une foule d'étrangers en ballade comme nous. Ce sont des Français à la blague inlassable, des Anglais aux visages graves et rasés de frais, des miss aux formes exquises et plus que classiques, des Allemands aux mines rebondies et réjouies, un abbé qui,

tout le temps du trajet, reste les yeux fixés à la page 118 de son bréviaire et... pour cause !

Tout à coup, ce sont des cris, des exclamations de joie : « Tiens, voilà le X !, tiens, voilà le X ! ». En effet, monte en voiture, un jeune homme à la mise irréprochable, à petite moustache noire, fine et soyeuse : nous reconnaissons notre ami Loalo. Encore un gai compagnon de voyage, allons, tant mieux, on ne mourra pas de mélancolie.

Nous repartons. C'est une suite de jardins aux senteurs enivrantes, de villages et d'hôtels luxueux ; nous suivons la Côte d'Azur, tableau incomparable et enchanteur, dominé par la Dent de Jaman, les Rochers de Naye, les contreforts de Glion et de Caux, avec son Palace-hôtel, véritable forteresse. L'historique château de Chillon disparaît et nous voilà à l'extrémité est du lac, à Villeneuve. Nous allons quitter les rives calmes et sereines du Léman pour pénétrer dans la grave et fertile vallée du Rhône.

Pendant un nuage apparaît sur les Alpes du Chablais ; c'est une écharpe blanche qui se déroule lentement d'une des cimes effilées de Bise et qui s'allonge à travers la vallée. Serait-ce un orage qui se prépare ? Ma foi, tant pis ! on n'en perd pas la bonne humeur. La vallée se resserre peu à peu. A Aigle s'ouvre la romantique vallée des Ormonts, surplombée par le Chamossaire et les tours d'Aï ; plus loin, Bex, enseveli au milieu des arbres fruitiers ; on distingue au fond du vallon les Plans de Frenières, l'Argentière, l'imposante masse des Diablerets ; en face de Bex, descend le riant et paisible val d'Illicz, parsemé de milliers de chalets qui semblent avoir été lancés là à pleines mains, pêle-mêle, au hasard. Au pied de la Dent du Midi, l'adorable plateau de Vérossaz, avec ses maisons blanches qu'on voit à peine, entourées qu'elles sont de magnifiques forêts de châtaigniers ; en face la colline de Chiètres, avec la tour de Duyn, ses belles châtaigneraies et son excellent vignoble. Nous passons le pont jeté sur les eaux boueuses du Rhône. La Dent du Midi et la Dent de Morcles, dans une formidable étreinte, semblent avoir voulu fermer la vallée, mais le Rhône a pu se frayer un passage et la main des hommes a fait le reste : une route a été taillée à travers les rochers et un tunnel permet au chemin de fer de franchir cet obstacle.

St-Maurice ! ... Dix minutes d'arrêt !

Le général Clinchant suivi de l'impassible colonel O-dé-hou, du souriant commis Loalo et du nom moins rigolo chef en second de l'expédition, vont satisfaire les besoins réclamés à grands cris par l'inexorable soif ; c'est compréhensible, par une chaleur pareille !... Votre serviteur aurait bien voulu en faire autant : on est aussi sujet à cette maladie ; mais en bon père, il resta avec sa famille. Il admira avec elle l'immense paroi de rocher qui domine, à l'ouest, la petite ville de St-Maurice ; il suivit du regard le sentier pittoresque, aux mille marches, qui conduit à la petite chapelle construite dans une anfractuosité de la montagne. C'est là-haut que se rendent, à certaines époques de l'année, pieds nus, se traînant sur les genoux, les malheureux pêcheurs et pécheresses des environs. Il est à croire qu'après ce dur pèlerinage, tout pêcheur endurci doit en

avoir assez ; aussi la contrée doit-elle être remplie de saints et comblée de bienfaits célestes. Quant à St-Maurice même, ce n'est pas beau : à part sa très ancienne abbaye, rien de remarquable, si ce n'est ses maisons branlantes tombant de vétusté. Je plains sincèrement les malheureux qui les habitent, car ils risquent un beau jour de voir sur leur tête un pan de mur au lieu du soleil. A l'est, bien haut, sur l'un des contreforts de la Dent de Morcles, Dailly ; le drapeau fédéral flotte, indiquant l'emplacement des forts défendant la vallée du Rhône.

Arrivent à pas lents, tirant leurs moustaches, les bienheureux qui ont pu se rafraîchir ; ils montent en wagon et reprennent leur place, le visage réjoui et reposé ; madame la soif est satisfaite, ça se voit ! Un coup de sifflet, un grincement de ferraille, et... en route !

Nous passons rapidement Evionnaz, dominé par des rochers métamorphiques ; nous admirons le torrent Pissevache qui bouillonne, là-haut, et finit par former une magnifique cascade ; ce n'est plus de l'eau, mais une pluie de perles aux couleurs polychromes.

Nous arrivons à la station de Vernayaz où nous sommes reçus par le propriétaire de l'hôtel franco-suisse ; il nous vante les avantages culinaires, gastronomiques et autres de sa maison et met très gracieusement son omnibus à la disposition des... paresseux.

Nous coupons à travers champs, puis nous suivons, sous un soleil de feu, la route droite, blanche et poudreuse qui conduit au village. Les maisons de Vernayaz s'échelonnent de chaque côté du chemin, basses, grises, lézardées, tombant en loques ; on ne voit que des cafés, presque tous tenus par des Italiens venus dans la localité pour la construction du chemin de fer Salvan-Finhaut. Les rochers qui dominent la contrée à l'ouest sont dénudés et ont des formes arrondies ; leur couleur est d'un gris d'argent, très brillant ; on reconnaît les schistes cristallins. On aperçoit, gravissant la pente roide de la montagne, les nombreux lacets que forme la route de Salvan, ainsi qu'une large ligne jaune-rouge, crevant par ci, par là, le rocher : c'est la voie du chemin de fer Vernayaz-Salvan.

Après dix minutes de marche, nous arrivons chez notre hôte qui, aidé de Madame l'hôtesse, fait son possible pour nous installer au mieux sur la véranda de son hôtel. Les sacs, les herbiers sont aussitôt ouverts et c'est un massacre terrible de vivres et de liquides, un engloutissement phénoménal : c'est compréhensible, après cinq heures de marche... non, pardon de douce sieste ! Comme la gourmandise est l'un de nos moindres défauts, le général Clinchant, accompagné du commis Loalo et de votre très humble serviteur, nous nous dirigeons à grands pas du côté de la salle à manger ; on nous a tant vanté la cuisine de l'hôtel, que l'envie nous prend d'en connaître, non par l'ouïe, mais par le goût, tous les mérites.

D'abord, je dois vous dire que le service fut d'une promptitude excessive ! Après une heure d'attente, pendant laquelle tout le pain de la maison y passa,

nous reçûmes le premier plat : une truite frite d'une demi-livre !... Il fallait voir rire le très calme colonel O-dé-hou et son ami Tat... - on devine le chef en second de l'expédition – et entendre les moqueries de nos très agréables compagnes de voyage !... On en était tout honteux ; c'est vrai, une pareille truite entre trois ! Enfin, elle digéra tout de même, et, croyez-le, très facilement. Une demi-heure après, nous sommes en face d'un plat minuscule de pommes de terre, frites également, et accompagnées... de notre malédiction et toujours des mêmes rires et moqueries ! Une nouvelle demi-heure se passe : serait-ce la fin ? Ah ! non, par exemple ! nos estomacs se refusent à le croire, et très justement, car nous voilà en présence de trois côtelettes ou plutôt de trois os de mouton, heureusement il y avait la sauce ! Tant bien que mal, on essaya d'y mordre et, comme bien vous le pensez, on ne tarissait pas d'éloges sur les avantages culinaires et surtout gastronomiques de la maison ! Et... ce fut tout !... On demande la note. Eh bien ! savez-vous ? Après nous avoir allégé l'estomac, on nous allégea encore d'une pièce de fr. 4.20 chacun. Ca, c'était raide !... Voilà toujours où conduit la gourmandise.

Deux heures !... Il est temps de nous diriger du côté des gorges du Trient. Comme dessert, la pluie se met à tomber très fine ; heureusement, ce n'est pas pour longtemps. Le ciel reste sombre et menaçant. Nous profitons d'une éclaircie et nous nous mettons en route. Nous rencontrons un garde auquel nous demandons le prix d'entrée des gorges : « C'est 50 centimes les grandes personnes et 25 les petites, nous répondit-il. « Vraiment, c'est trop ; nous réclamons une réduction de prix, mais le bonhomme nous déclare qu'il ne lui est pas possible d'agréer notre demande. Survient un second luron... ou plutôt second guide ; au beau galon qui orne sa casquette, et qu'eût envié notre colonel, nous reconnaissons le chef. Nous lui offrons 15.- pour toute la colonne ; après bien des soupirs et des tergiversations, il accepte nos conditions. Mais, à sa mine, on y voit de la méfiance, des regrets ; nous nous dépêchons de prendre le sentier qui mène aux gorges. Pendant ce temps, notre homme sort un calepin de sa poche, calcule, secoue la tête ; il n'est guère satisfait, ce monsieur. Il ouvre enfin la porte qui donne accès aux galeries et compte scrupuleusement les grandes personnes et les enfants composant notre troupe. Le chef en second de l'expédition et Monsieur Loalo lui tiennent compagnie, tandis que nous nous engageons sur les passerelles, l'eau bouillonnant à nos pieds, d'immenses parois de rochers nous enfermant comme dans un tombeau. A mesure que nous avançons, la fraîcheur devient plus intense.

C'est vraiment un spectacle unique et curieux que ce travail d'érosion des eaux et des glaciers à travers les roches ; celles-ci appartiennent à l'ère paléozoïque ou primaire, des systèmes stratifiés du Silurien et du Dévonien ; ce sont des conglomérats et des schistes argileux foncés. L'érosion a formé dans les rochers des trous énormes, coniques ou en tire bouchon ; d'autres ont la forme d'écuelles dans lesquelles on a soigneusement placé de jolis cailloux, tant il sont lisses. Dans le milieu du parcours des gorges, on se trouve dans une sorte de

vaste estuaire, surplombé par les rochers ; c'est là que se tirent les traditionnels coups de pistolet ; l'effet en est saisissant et grandiose, et quelques personnes ont été prises d'une véritable panique, sans évanouissement très heureusement. Nous ressortons et nous trouvons MM. le chef en second de l'expédition et Loalo gesticulant et en grande discussion avec le guide principal. Le commis Loalo a beau lui frapper constamment et amicalement sur l'épaule, le guide n'en veut pas démordre et prétend avoir compté 62 personnes au lieu de 61 indiquées ; de plus, il revient sur le prix d'entrée, déclarant que la commune ne sera pas satisfaite des conditions auparavant adoptées. Mais j'avais un moyen sûr de sauver l'honneur du pauvre homme, ainsi que la caisse de la commune. Je pris à part nos deux cicérones et leur passai à chacun une bonne et belle pièce de monnaie qu'ils empochèrent immédiatement, joyeux, se confondant en remerciements et en coups de chapeau... non de casquettes. « Ah ! vous êtes de braves gens ! » disaient-ils. Je vous crois. L'honneur était sauf et, ma foi, la caisse « communale » était satisfaite.

Nous visitons à la hâte le passage du Trient qui nous rappelle le combat du 21 mai 1844 entre les habitants du Haut et du Bas-Valais, et nous rentrons à l'hôtel. Là, nous dégustons un excellent fendant rouge du pays ; des rondes sont organisées sur la route, très large, et petits et grands s'amuse et rient à cœur joie. Nous écoutons, ravis, un solo superbe exécuté par le colonel O-dé-hou avec la maîtrise qu'on lui connaît.

L'heure du départ approche trop rapide. L'orage devient plus menaçant. Les nuages se traînent languissamment sur les arrêtes des montagnes ; on ne voit bientôt plus les sommets qu'à travers un voile de gaze blanche. Nous faisons nos adieux à notre hôte, ainsi qu'à Madame son épouse, sans oublier le personnel de l'hôtel. Quelques chœurs d'enfants très bien exécutés et.. en route ! Les dames étouffent dans l'omnibus, - la pluie commence à tomber – les messieurs et les enfants, allant à pied, précédés d'un tambour-major habile qui laisse sa canne suspendue aux fils télégraphiques. Les habitants de Vernayaz nous regardent passer du seuil de leurs portes ; leurs physionomies nous paraissent très intelligentes, avec leurs gros sourires et leurs « clochettes ». Deux bonnes vieilles attirent surtout les œillades de notre ami Loalo. Celui-ci, en galant homme qu'il est, chapeau bas, veut leur adresser ses compliments ; mais, malheur ! n'a-t-il pas mesuré la longueur de sa chaussure ? toujours est-il qu'il caresse de la lourdeur de son corps le pied mignon d'une de ces braves femmes : « Oh ! aïou ! ... m'a marcha su lo pia ! » criait-elle, affolée. Loalo se confond en excuses et, se voilant la face de honte, reprend sa place dans la colonne.

Un véritable déluge se déchaîne ; nous arrivons en gare légèrement trempés. Le souffle puissant de la locomotive annonce l'arrivée du train. Une fois en wagon, nous faisons la nique à la pluie et nous filons grande vitesse jusqu'à Villeneuve. Là, une heure d'arrêt pendant laquelle on mange et on se désaltère.

Une éclaircie se fait subitement au ciel et le soleil resplendit de nouveau. Sera-ce pour longtemps ? Non, hélas ! car à peine embarqués à bord du

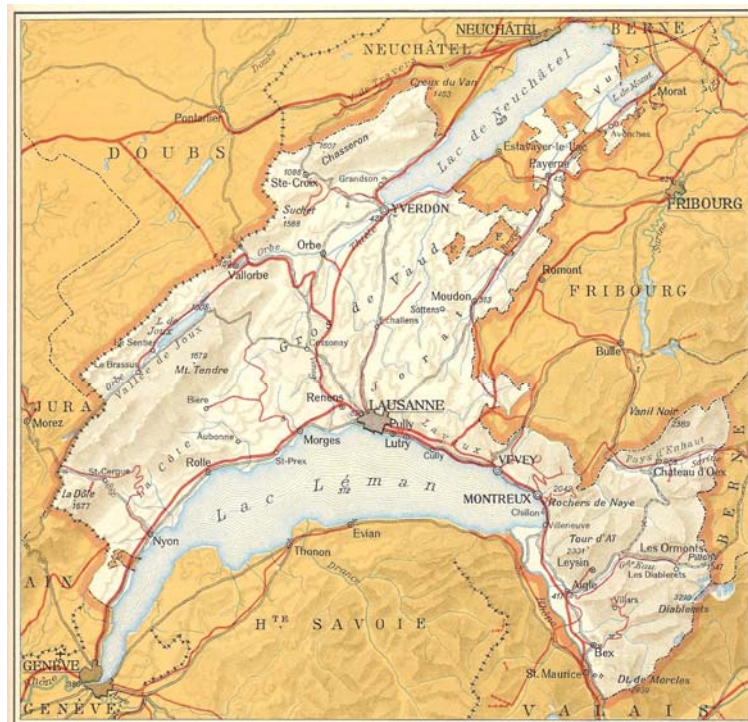
Bonivard, l'orage éclate de plus belle. Le vent soulève des vagues énormes qui battent avec fureur les flancs de notre coursier. Nos jeunes loups de mer supportent très bien la traversée. Avec ce temps, force nous est donnée de rester à l'intérieur du bateau. Adieu la vue !... Bien bas, se traînent maintenant les nuages, noyant dans leur blancheur le splendide panorama qu'offre la Côte d'Azur. Un sommet se montre par ci, par là, crevant la nue. Pour tous, c'est une désillusion complète. Dans les vignobles de Lavaux, les canons à grêle grondent et mêlent leurs voix à celle plus puissante du tonnerre.

Nous arrivons à Ouchy et nous courons, sous une pluie diluvienne, au funiculaire qui nous transporta au centre de la ville. De là, ce fut une course folle à travers les rues de Lausanne, et on arriva aux casernes mouillés jusqu'aux os, crottés, les robes en lambeaux – cela vous occupera un peu, Mesdames ! – Et votre très humble serviteur arriva... bon dernier, suant, soufflant, toussant, maudissant tous les faiseurs de beau ou de mauvais temps qui n'ont pas eu le tact de nous dire qu'il pleuvrait.

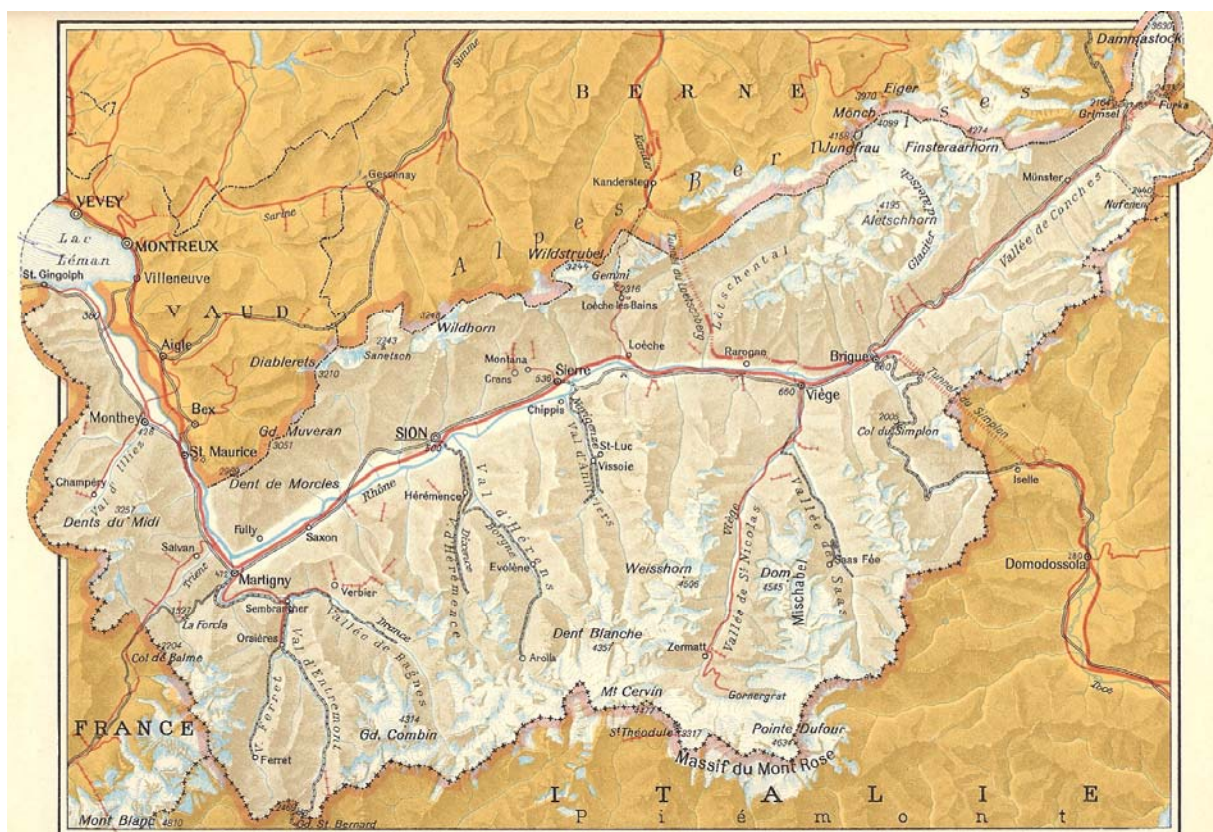
Grâce à l'obligeance de Monsieur le Chef du Département militaire vaudois et à l'activité de Monsieur l'Intendant des casernes, tout était prêt pour nous recevoir. Les lits bien douilletts sont vite préparés sous la gracieuse direction de nos compagnes de voyage. Du thé bien chaud et en abondance est servi à chacun, puis ce fut le moment de se coucher, non sans beaucoup de bruit.

Quelques grandes personnes cependant se rendirent en ville et assistèrent à la fête organisée sur la Riponne en souvenir du 1^{er} août. Toutes admirèrent les magnifiques travaux des gymnastes lausannois et applaudirent aux morceaux excellemment exécutés par l'Union instrumentale de Lausanne. Mais toujours les heures s'écoulaient rapides. Il fallut songer à rejoindre le reste de la troupe. On partit gaiement, puis courant, l'orage ayant repris de plus belle. Les éclairs se suivaient sans interruption, zébrant épouvantablement le ciel qui prenait une teinte zinzoline. Un formidable coup de tonnerre annonça notre retour en casernes où... Ah ! ouais !... quel sommeil !... bonne nuit !..¹

¹ La FAVJ annonçait une suite pour le numéro suivant. Cette suite n'a jamais paru, ce qui fait que l'on ne saura jamais dans quelles conditions nos écoliers sont remontés à la Vallée !



16. Canton de Vaud. 1: 600 000



24. Canton du Valais. 1: 600 000

Voie ferrée — ; téléferique — ; route importante — ; route postale de montagne —